

Sous la direction de
Silvia Lippi et Patrick Landman

Marx, Lacan : l'acte révolutionnaire et l'acte analytique

Introduction

Marx à Cerisy

Silvia Lippi

La raison qui m'a poussée à organiser avec Patrick Landman un colloque à Cerisy sur Marx et Lacan est à la fois théorique et pratique. Théorique, car pendant la rédaction du livre *Transgressions. Bataille, Lacan* (érès, coll. « Point Hors Ligne », 2008), j'ai réalisé l'influence de la pensée de Marx sur les deux auteurs en question. Marx comme spectre de leurs respectives pensées, sur les questions de l'aliénation, de la structure, de la perte, de la jouissance, de l'amour. Pratique, à partir de mon expérience clinique en milieu psychiatrique : d'abord à La Borde, siège officielle de la psychothérapie institutionnelle, et ensuite en institution (EPS Barthélemy Durand, médecin chef, Guy Dana¹). Il fallait revenir à Marx et à la lecture qu'en fait Lacan, pour saisir jusqu'à quel point les théories marxistes avaient influencé une certaine clinique institutionnelle malheureusement en voie de disparition.

Pour Tosquelles, la psychothérapie institutionnelle est née de l'union de la pensée de Marx et de Freud². Comment, d'un point de vue éthique, ces deux

1 Service qui s'inspire de la psychanalyse et de la psychothérapie institutionnelle.

2 Selon son témoignage dans le film de François Pain, *François Tosquelles. Une politique de la folie*, 1989.

Introduction

conceptions s'appliquent et s'articulent-elles dans la clinique ? Quels aspects du marxisme et de la psychanalyse entrent en jeu dans les institutions psychiatriques inspirées par la psychanalyse et la psychothérapie institutionnelle ?

Un problème se présente, disons-le tout de suite, lorsque marxisme et psychanalyse prennent un aspect idéologique dans l'institution, lorsqu'ils se mettent au service d'une psychiatrie politisée, « pathématique » aurait pu dire Lacan, ou « humaniste »³ dans le meilleur des cas.

Par « psychiatrie humaniste », j'entends un certain mouvement institutionnel qui intervient – directement – sur les aspects pathologiques, relationnels et sociaux du patient, qu'il soit psychotique ou névrosé. L'institution⁴ intervient au sens propre du terme : hospitalisations, travail, activités du temps libre, vacances, relations amicales et amoureuses. Au nom du bon sens et d'une éthique « du bien » (du patient), l'institution vient au secours du sujet en souffrance, au point qu'il ne reste, pour ce dernier, aucune place pour l'expression de son désir. Éthique du bon sens *versus* éthique du désir : c'est l'institution qui décide, à partir d'une déontologie humaniste, ou d'un savoir « scientifique » médical – les deux attitudes se rejoignent –, à la place du sujet.

Personne ne met en doute l'utilité de ces activités, mais quel rapport ont-elles avec les idées marxistes et la psychanalyse : la première exhorte à l'autogestion (la révolte « subjective » du prolétaire) et la seconde favorise l'implication du désir du sujet dans ses actes ?

Marx s'est toujours écarté du socialisme utopiste empreint d'humanisme (voir *L'idéologie allemande*, *Le manifeste du Parti communiste*) ; Althusser encore plus, dans son abord structuraliste du marxisme⁵. Il ne s'agit pas, pour Althusser,

3 Lacan écrit à propos de l'humanisme : « Les idéaux de l'humanisme se résolvent dans l'utilitarisme du groupe. Et comme le groupe qui fait la loi n'est point, pour des raisons sociales, tout à fait rassuré sur la justice des fondements de sa puissance, il s'en remet à un humanitarisme où s'expriment également la révolte des exploités et la mauvaise conscience des exploités, auxquels la notion du châtiment est devenue également insupportable. L'antinomie idéologique reflète ici comme ailleurs le malaise social. » J. Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » (1950), dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 137. Rappelons que pour Heidegger, « l'humanisme ne situe pas assez haut l'*humanitas* de l'homme ». L'essence de l'humanisme est toujours métaphysique, car il s'occupe de l'étant et non de l'être. M. Heidegger, « Lettre sur l'humanisme » (1946), dans *Questions III et IV*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966, p. 87.

4 C'est-à-dire, médecins, psychologues, assistants sociaux, infirmiers, aides-soignants, etc. Mais c'est le médecin référent qui prend habituellement les décisions pour le patient.

5 Pour Althusser il n'y a pas de sujet de l'Histoire : il rompt avec l'interprétation orthodoxe du marxisme humaniste (Georg Lukács, Jean-Paul Sartre) qui fait du prolétaire le sujet de l'Histoire. Althusser opère une relecture contre les interprétations humanistes qui édulcorent le sens, la force d'invention et la puissance analytique originale et subversive de Marx. Dans son premier recueil, *Pour Marx*, il déclare entreprendre la relecture de Marx pour le dégager des scories déposées par l'Histoire : sur le versant de l'histoire politique, le stalinisme, et sur le versant de l'histoire des idées, le marxisme humaniste. L. Althusser, *Pour Marx*, Paris, La Découverte, 2005.

Introduction

d'aplatir la dimension du sujet écrasé sous le poids de ses déterminismes structuraux : la structure ne bloque pas le sujet – ou le prolétaire – dans ses actes (ses révolutions, ses subversions...) ; c'est d'ailleurs, ce qu'a montré la psychanalyse, inspirée, elle aussi, par le structuralisme.

Inutile de le préciser, la psychanalyse, à la différence des autres formes des thérapies psychologiques, comportementalistes ou humanistes, renvoie au sujet, névrosé ou psychotique, la charge de son malheur. Car c'est seulement en transformant sa position face à ce qui le fait souffrir que le sujet change et qu'il peut modifier son destin.

Mon projet est donc de revenir aux sources, sources de la pensée marxiste et de la clinique freudo-lacanienne, pour les resituer dans leurs contextes spécifiques, en analysant leurs convergences et leurs points d'écarts.

MARXISME ET PSYCHANALYSE : SCIENCES OU IDEOLOGIES ?

Marx est déjà « passé » par Cerisy, en 1967, lors du colloque du 11 au 22 juillet, *Le centenaire du « Capital »*, dont il reste un livre qui porte le même titre⁶. Philosophes, économistes, syndicalistes, sociologues, linguistes et psychanalystes, marxistes ou non, sont intervenus : François Chatelet, Étienne Balibar, Kostas Papaioannou, Lucien Goldmann, Henri Denis, Victor Fay, Maurice de Gandillac et Sarah Kofmann, pour citer quelques-uns des participants. Je me limiterai ici à reprendre certains points théoriques abordés au cours de ce colloque, des points ayant un intérêt pour la psychanalyse : la question de l'idéologie, l'articulation entre la théorie et la pratique, et la question de la valeur.

L'ouvrage, rédigé en respectant la structure et le style du colloque, montre bien la vivacité des propos et des discussions : la pensée de Marx n'est pas analysée sous un versant polémique ou orthodoxe, mais dans son mouvement global⁷, à partir du caractère inachevé, ouvert, de l'œuvre marxiste (pensons au *Capital*⁸). De nouvelles perspectives y sont abordées, en particulier la possibilité de mettre en relation la « science » fondée par Marx avec d'autres « sciences nouvelles », comme la psychanalyse. François Chatelet : « [...] pourquoi la psychanalyse ?

6 Collectif, *Le centenaire du Capital*, Paris, Mouton, 1969.

7 C'est-à-dire sans opérer aucune coupure épistémologique entre le jeune Marx philosophe et le Marx économiste et historien.

8 Victor Fay précise, à propos du deuxième livre du *Capital*, que Marx était insatisfait et qu'il comptait le refaire. Quant au troisième livre, il n'était qu'une suite de notes prises par Engels, d'analyses qui n'étaient pas encore mises au point par Marx. V. Fay, « La péréquation de la plus-value », dans *Le centenaire du Capital*, op. cit., p. 134.

Introduction

Parce que nous savons maintenant qu'elle est une science régionale d'une importance capitale dans la société actuelle ». Il continue : « comme sous-titre à toute l'œuvre de Freud, [...] pourrait-on mettre : "critique de la psychologie et de la psychiatrie, critique de toute idéologie de la subjectivité et des pratiques qui y correspondent ? »

Plusieurs points en commun entre marxisme et psychanalyse. Deux sciences : oui, si on considère comme « science » toute discipline ayant son corpus théorique en évolution constamment. Surtout deux sciences *révolutionnaires* : le marxisme rompt avec la philosophie et l'économie, comme le fait la psychanalyse avec la psychiatrie et la psychologie. Deux sciences qui luttent contre l'idéalisme : idéalisme hégélien, la première, idéalisme médical, la seconde.

Démasquage, pour la psychanalyse comme pour le marxisme, d'un sujet qui serait maître de lui-même : le sujet est aliéné dans la structure productive (Marx) et dans la structure signifiante (Lacan).

Le communisme n'est pas un idéal pour Marx : dans son esprit, il n'est pas ce « modèle dans le ciel » dont parlent les utopistes depuis Platon, mais le moteur de l'histoire, en même temps que le terme vers lequel tend toute société poussée par ses contradictions. Dans les *Manuscrits de 1844*, il écrit : « [Le communisme] est le moment réel de l'émancipation et de la reconquête de l'homme, un moment nécessaire pour le développement futur de l'histoire. Le communisme est la forme nécessaire et le principe dynamique de l'avenir immédiat, mais le communisme n'est, en tant que tel, ni le but du développement humain, ni la forme de la société humaine. »

Marx se bat contre l'idée de l'homme générique de Feuerbach et contre l'universel hégélien, dont l'homme individuel est le modèle. À l'homme « idéal », Marx oppose l'homme « empirique »⁹, explique Chatelet, l'homme inscrit dans sa société, et qui fait *réellement* son histoire : c'est, d'après lui, la vraie « révolution théorique apportée par Marx ».

Aux yeux de Chatelet, la critique de toute *passion* idéologique s'opère à travers la production de nouveaux concepts théorico-scientifiques : « sans théorie théoriquement efficace, le mouvement révolutionnaire est en proie à ces passions néfastes que sont les entraînements idéologiques. [...] la défense de la théorie comme telle est un travail *politique* d'une très grande importance ». Un exemple, la philosophie d'Althusser : à partir du concept psychanalytique de « surdétermination » et de celui de « causalité structurale » emprunté à la linguistique, il énonce de nouvelles perspectives pour la théorie marxiste. Mais

9 Comme nous verrons plus loin, « empirisme » et « expérience » doivent être distingués.

Introduction

peut-on affirmer que toute forme de construction théorico-scientifique dans la pensée marxiste est à l'abri de l'idéologie ?

Lucien Goldmann souligne qu'« à côté des éléments positifs scientifiquement importants pour la recherche, on trouve dans l'œuvre de Marx, et dans celles de ceux qui s'en sont inspirés, un certain nombre d'éléments idéologiques qui ont peu d'intérêt pour la recherche et qui [...] paraissent contestables dans leur prétention à la vérité, dans leur prétention de constituer une théorie scientifique de la réalité ». D'après Goldman, c'est l'aspect théorico-scientifique qui risque de faire glisser le marxisme dans la croyance idéologique de sa méthode¹⁰. Cette illusion scientiste intervient dans l'action sociale et politique : la théorie sert alors les intérêts politiques immédiats des gouvernements ou des groupes qui détiennent le pouvoir (pensons au gouvernement bureaucratique de l'Union soviétique de l'époque, ou à certaines attitudes dogmatiques assumées par les différents partis communistes dans le monde).

Goldmann revient sur les textes de Marx d'empreinte « hégélienne » : on y retrouve, affirme-t-il, une quantité de données fondamentales, aussi bien que des éléments à caractère idéologique et idéaliste. Le risque serait alors de rejeter dans son ensemble ces écrits et de tomber ainsi dans une autre idéologie, celle de la croyance en l'existence du « vrai », du « bon » Marx : le Marx économiste du *Capital*. On retrouve la même tendance chez les psychanalystes lacaniens qui rejettent le « premier » Lacan structuraliste, au profit du « dernier » Lacan, topologue et poète.

L'œuvre philosophique de Marx (*Manuscrits, L'idéologie allemande*) a été récusée en bloc par certains marxistes, qui la considèrent comme trop humaniste, extérieure aux vrais principes du marxisme¹¹. Une prise en compte de la réalité individuelle n'est pas forcément idéologique ou idéaliste : c'est dans ces textes que fait irruption la question des conditions d'existence de l'homme dans une société

10 Cette position anti-scientifique et anti-positiviste est la même que celle d'Antonio Gramsci qui se distingue de la majorité des marxistes qui tiennent pour acquis que « la vérité est la vérité, quels que soient le lieu et le moment de sa connaissance ». Pour ces derniers, le savoir scientifique (marxiste inclus) est accumulé historiquement et n'appartient pas à la sphère illusoire de la superstructure. En revanche, d'après Gramsci, le marxisme n'est « vrai » que dans un sens social « pragmatique » : en articulant la conscience de classe du prolétariat, il exprime la « vérité » de son temps mieux qu'aucune autre théorie. A. Gramsci, *Il nostro Marx* (1918), Turin, Einaudi, 1984.

11 Rappelons que la coupure épistémologique opérée par Althusser entre le « jeune Marx » et le « Marx du *Capital* » prend principalement une fonction politique : le philosophe ne veut pas faire des concessions aux formes modérées du marxisme.

Introduction

déterminée¹², qui apparaissent les concepts qui ont une référence principale à la praxis : individu, subjectivité, amour, travail, vie, réalité .

THÉORIE ET PRATIQUE

Marx fait sien le concept hégélien d'« expérience »¹³, qu'il réutilise dans sa conception de la praxis. La praxis constitue le lien qui se crée entre le côté « scientifique » – structural – et le côté « pratique » dans la vie des hommes¹⁴. Marx consacre une partie du *Capital* à l'analyse de l'expérience prolétarienne : il découvre dans le travail ouvrier la création d'une nouvelle culture, il élabore une nouvelle vision du monde susceptible d'être théorisée. Il est capable de théoriser des faits que d'autres (Ligue des Communistes, Association Internationale de Travailleurs, etc.) voient aussi bien que lui, mais qui se limitent à les « vivre ». Althusser a raison de penser que la simple expérience du prolétariat ne conduit pas à la théorie de la différence des classes et de l'exploitation, mais qu'il serait aussi dangereux de construire une théorie indépendante de l'expérience vécue du prolétaire.

En psychanalyse, inutile de séparer théorie et pratique. Lacan est très clair sur ce point : « la praxis analytique doit recevoir dans la science son statut » . L'utilisation du mot « pratique » dans l'enseignement de Lacan n'est pas anodin : il l'articule à l'éthique. Il fait du désir de l'analyste et de son éthique, qu'il définit comme « la praxis de sa théorie »¹⁵, l'assise de sa pratique. Le transfert prend une dimension éthique, en raison aussi du fait que la pratique oblige constamment à un travail de théorie.

Comment penser alors une « théorie générale » si la psychanalyse est une « science du singulier » ? Le fossé entre théorie et pratique, ou encore, entre l'idée et le phénomène, n'a jamais été dépassé par l'empirisme. L'empirisme est

12 Marx conclut les *Manuscripts* avec une phrase sur l'amour : « Chacun de tes rapports à l'homme – et à la nature – devra être une manifestation déterminée, répondant à l'objet de ta volonté, de ta vie individuelle réelle. Si tu aimes sans susciter d'amour réciproque, c'est-à-dire si ton amour, en tant qu'amour ne suscite pas l'amour réciproque, si par ta manifestation vitale en tant qu'homme aimant tu ne te transformes pas en homme aimé, ton amour est impuissant et c'est le malheur. » K. Marx, *Manuscripts de 1844*, op. cit., p. 212. Marx n'incite pas au sacrifice en nom de l'idéal, même si cet idéal s'appelle « amour ».

13 L'expérience se distingue de l'empirisme, qui implique la méthode inductive. L'expérience, dans son sens hégélien, désigne le *contact* entre le sujet et l'objet ; le sujet se forme seulement au contact avec l'objet, mais l'objet lui-même se transforme : d'« en-soi » devient « pour-soi ».

14 Chez Sartre, la *praxis* se définit par le champ de l'« activité pratique », s'opposant à l'*exis*, qui désigne une « pratique figée » (*Critique de la raison dialectique*). En général, on peut dire que la praxis désigne une action susceptible de transformer le milieu dans laquelle elle s'effectue, capable d'en modifier les règles et les rapports sociaux.

15 *Ibid.*, p. 232.

Introduction

encore métaphysique lorsqu'il confond l'exigence d'un retour aux choses avec l'exigence de fonder toute connaissance sur l'expérience. En se basant sur des procédés inductifs, la logique empiriste soutient la vignette clinique. La clinique se transforme en un « savoir » qu'on ne discute pas : la clinique est irréfutable, c'est la théorie qui lui est associé qui ne l'est pas. Savoir du maître qui se cache derrière la présumée certitude de la clinique. Comme si la clinique pouvait à la fois fonder et vérifier la théorie : évidence de l'apparence, confondue avec le réel. Comme pour le marxisme, l'élaboration des concepts théoriques en psychanalyse permet de sortir de l'idéologie, cette fois-ci de l'idéologie de la clinique comme vérité. L'approche de Freud, comme celle de Lacan ne va pas dans ce sens : passage de la métaphysique à la métapsychologie, une partie consacrée à l'observation et une partie spéculative ; clinique et théorie se rejoignent, se *construisent* mutuellement. Dans cette approche, la théorie est privée de tout a priori fondateur et demeure incomplète.

L'acquisition d'un corpus de connaissances théoriques, mettant au jour les structures qui déterminent le sujet, ne garantit pas la compréhension des expériences singulières. Ce n'est pas un problème de général ou de particulier, mais de ce qui pour un sujet appartient à la structure et de ce qui lui échappe. En ce sens, la théorie ne peut pas se réduire à une vérification de la clinique, elle participe directement à la construction clinique du cas. Le langage est poussé à un combat contre lui-même, c'est le même combat qui conduit le sujet dans sa cure.